

Mon père était berger. Un Basque dans l'Ouest américain,
Robert LAXALT, traduit par Xavier GUESNU, Bordeaux :
Auberon, 2009 [1957], 215 p.

Volume 29, numéro 1, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024764ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024764ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (imprimé)

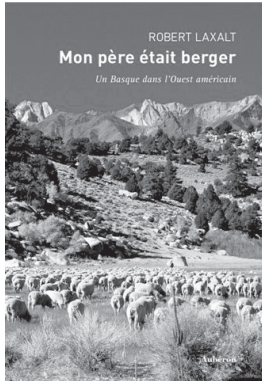
1923-2705 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2010). Compte rendu de [*Mon père était berger. Un Basque dans l'Ouest américain*, Robert LAXALT, traduit par Xavier GUESNU, Bordeaux : Auberon, 2009 [1957], 215 p.] *Téoros*, 29(1), 128–128. <https://doi.org/10.7202/1024764ar>

POUR EN LIRE PLUS



Mon père était berger. Un Basque dans l'Ouest américain

Robert LAXALT, traduit par Xavier GUESNU
Bordeaux : Auberon, 2009 [1957], 215 pages

Quarante-sept ans après avoir quitté son Pays basque natal, Dominique Laxalt traverse de nouveau l'Atlantique. Son fils, Robert, l'accompagne. Pour ce dernier, né dans le Nevada, le pèlerinage aux racines sera une découverte fondamentale qui marquera son engagement et l'ensemble de sa carrière. Fondateur du Département d'études basques de l'Université de Reno, il est aujourd'hui considéré comme l'un des principaux instigateurs de la reconnaissance de la culture basque aux États-Unis. En livrant son témoignage, logé à la confluence de l'œuvre littéraire et du récit de voyage, Robert Laxalt nous invite à vivre un périple initiatique à travers lequel un père et un fils nouent les liens réels et imaginés qu'ils entretiennent avec leur passé.

Mon père était berger. Un Basque dans l'Ouest américain s'ouvre sur l'histoire de Dominique Laxalt qui, comme de nombreux Basques, migra, faute de ressources, vers le Nouveau Monde dans le but d'y exercer son métier. Au fil de la narration et des transhumances, les éléments de la traversée s'orchestrent. Ils s'inscrivent d'abord à l'enseigne d'un retour mythique que chaque déraciné se promet de faire un jour tel un horizon d'attente réconfortant et dont l'issue n'a en réalité que peu d'importance. Grâce à l'insistance de sa famille et après de longues négociations, l'homme décide finalement d'entreprendre sa traversée outre-Atlantique, non sans crainte et appréhension. Avec le départ, toutes les temporalités se mêlent entre le temps d'une vie et d'un voyage, celui d'un aller et d'un retour. C'est ainsi que, d'une certaine manière, la boucle se boucle. Les retrouvailles familiales si savoureuses soient-elles mènent à l'inévitable constat de l'étrangeté. Comme le dira Dominique Laxalt : « Je ne reviendrai pas. Ce pays n'est plus le mien. J'ai vécu trop longtemps en Amérique pour pouvoir rentrer un jour. » (p. 209) Le voyage du retour n'est plus alors celui qui est effectué dans le pays d'origine, mais bien celui qui conduit chez soi.

Sous des allures anecdotiques qui pourraient confiner l'ouvrage au registre des mémoires, le récit nous propose une matière ethnographique de première qualité, née d'une observation plus que participante. Dépassant la simple livraison de données, l'auteur nous offre une minutieuse analyse qui permet de multiplier les points de vue, celui des familles, du migrant et de sa descendance, celui de ceux qui rentrent et de ceux qui ne le peuvent pas. Elle permet surtout d'éclairer le contexte et les mécanismes qui caractérisent la fréquentation des racines. Bien plus encore, Robert Laxalt propose, par l'entremise de son père et de ses acolytes bergers, une déclinaison des figures migrantes sous l'angle de leurs relations à la terre ancestrale. On y voit déjà des comparaisons possibles avec d'autres cultures ou cas migratoires.

Malgré une date de première publication ancienne (1961), *Mon père était berger. Un Basque dans l'Ouest américain* s'inscrit pleinement dans l'actualité de la recherche. Par son analyse de l'intérieur nourrie de perceptions et d'expériences, le phénomène touristique nous apparaît des plus dynamiques. À la différence de destinations qui trouveraient réponse dans la circulation des individus, les infrastructures d'accueil ou encore la consommation culturelle, le tourisme des racines possède un moteur qui échappe à tout calcul, celui du projet de vie. Il faut donc, pour en saisir toute la réalité, ajouter aux données de recherche ces récits empreints de mise en scène de soi et de devoir mémoriel.